

Avant-propos

Dans l'entretien qu'il accorda au journal *Le Monde*, au début de l'été 2004, Jacques Derrida s'exprimait dans les termes suivants :

... j'ai simultanément, je vous prie de me croire, le *double sentiment* que, d'un côté, pour le dire en souriant et immodestement, on n'a pas commencé à me lire, que s'il y a, certes, beaucoup de très bons lecteurs (quelques dizaines au monde, peut-être, et qui sont aussi des écrivains-penseurs, des poètes), au fond, c'est plus tard que tout cela a une chance d'apparaître ; mais aussi bien que, d'un autre côté, simultanément donc, quinze jours ou un mois après ma mort, *il ne restera plus rien*. Sauf ce qui est gardé par le dépôt légal en bibliothèque¹.

Un an après sa disparition, le colloque qui s'est tenu les 20 et 21 octobre 2005 à l'École normale supérieure, où il a si longtemps enseigné, a voulu répondre à cette double inquiétude, et à l'injonction que, de la façon la plus discrète, elle portait en elle. Organisé conjointement par le département de philosophie, les archives Husserl de Paris (laboratoire du CNRS), et le Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine, il s'est donc donné pour objectif, en réunissant une douzaine de philosophes que sa pensée avait requis à un moment ou un autre de leur parcours propre, de commencer à relire Derrida, en suivant un triple fil conducteur.

1. Repris dans Jacques Derrida, *Apprendre à vivre enfin*, entretien avec Jean Birnbaum, Paris, Galilée, 2005, p. 34-35.

Derrida, la tradition de la philosophie

Il nous a semblé d'abord nécessaire de repartir de ce qui constitue peut-être sa « philosophie première », si problématique que reste cette expression : la déconstruction, la différance, l'écriture. Mais les avancées décisives dont ces mots, entendus dans leur idiome, portent désormais la trace, pour tous ceux qui les reprennent à leur compte, ne sont pas séparables d'un rapport exigeant à la « tradition » de la philosophie. Pour chacun de ses lecteurs, lire les livres de Derrida (les lire pour la première fois) signifie toujours entrer dans un rapport inédit et inouï à cette tradition – apprendre à lire, comme on aimerait apprendre à vivre. C'est la raison pour laquelle une partie de la rencontre aura porté sur quelques-unes des grandes relations que Derrida a nouées : avec Husserl, Heidegger, Levinas, Rousseau, Descartes, Marx, parmi d'autres. Enfin, il nous est apparu que « commencer à relire Derrida » exigeait aussi que l'on tente de répondre de la façon dont sa pensée s'est inscrite dans *plus d'un* moment philosophique, celui des années 1960, le « nôtre », aujourd'hui, et au-delà.

Marc Crépon et Frédéric Worms

Jean-François Courtine

« L'ABC DE LA DÉCONSTRUCTION »

L'abc de la déconstruction : l'alphabet ici ne renvoie pas – du moins je l'espère – à quelque « b.a.-ba » de la déconstruction. Cet intitulé – on l'aura reconnu – est une citation tirée de : « Et cetera... (*and so on, und so weiter, and so forth*, et ainsi de suite, *und so überall*, etc.) » ; tel est en effet le titre un peu à rallonge d'un texte de Derrida, titre que je m'en serais voulu d'abréger, dans son interminable prolongement que marquent ses points de suspension. Points de suspension qui ouvrent, ou presque, le texte : « Et cetera... » – c'en est le début – et le ferment sans le fermer, comme « en boucle », puisque ses derniers mots et signes typographiques sont justement : « Oui, oui. Et oui... » (points de suspension). Il s'agit de l'essai, d'abord publié en anglais, en 2000, à la fin du volume collectif *Deconstructions. A User's Guide*, sous la direction de Nicholas Royle¹, et dont la version française originale a été donnée dans le *Cahier de L'Herne Derrida* en 2004². Le programme du collectif *Deconstructions* proposé aux participants était de traiter de « la déconstruction et... » : « la déconstruction et *x* ou *y* », « la déconstruction et *a, b, c, et cetera, und so weiter, and so on...* »

1. Nicholas Royle (dir.), *Deconstructions. A User's Guide*, New York, Palgrave, 2000.

2. Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (dir.), *Cahier de L'Herne Derrida*, n° 83, Paris, L'Herne, 2004.

Pourquoi partir de ce texte, disons tardif, et qu'on serait presque tenté d'abord de caractériser comme « de circonstance » ou en tout cas « de gratitude », « de témoignage » ? D'abord, sans doute, pour tenter de prendre au sérieux son amorce, comme la « réplique » qui renoue le fil d'un dialogue ancien. L'essai commence en effet par le tiret typographique, qui marque l'intervention dans un dialogue : « – Et au commencement, il y a le *et*. »

Le « et » plutôt que l'*ἔστι* du *ἔστι γὰρ εἶναι* parménidien. Cet « et » est celui de la conjonction de coordination, mais il marque aussi l'adjonction, la greffe et l'opposition. Il s'agit donc du « et » entendu comme *syncatégorème*, dont Derrida avait déjà traité longtemps auparavant, à propos de l'analyse husserlienne de la IV^e Recherche logique – l'idée de grammaire pure (logique) – et de la question difficile de savoir s'il est possible de « comprendre des syncatégorèmes détachés de toute connexion » (*Verknüpfung*) : τὰ ἄνευ συμπλοχῆς, τὰ κατὰ μηδεῖαν συμπλοχὴν λεγόμενα. Un tel syncatégorème détaché, remarquait Husserl, n'a pas de signification, ou en tout cas pas la même signification que s'il est pris dans un « contexte catégorématique » ; ou bien il reçoit, tout au plus, un « complément de signification » (une *Bedeutungsergänzung*) qui demeure tout à fait indéterminé (*sachlich*) quant à son « contenu », quant à sa teneur réelle. De tels syncatégorèmes détachés – Husserl mentionne également l'« égal », le « en conjonction avec » (*in Verbindung mit*), le « ou » (*oder*) – ne peuvent en tout cas donner lieu à « aucune compréhension intuitive » (*kein intuitives Verständnis*), à aucun « remplissement de signification » (*Bedeutungserfüllung*), quand ils ne sont pas pris dans un « enchaînement contextuel ».

Ce que Derrida montre ici, dans une analyse très précise et rigoureuse du texte de Husserl, analyse qui ne se laisse pas aisément résumer, c'est que Husserl doit se servir régulièrement du mot « et » pour désigner l'incomplétude irréductible de toutes les intuitions de « et », quand un enchaînement compréhensif ne vient pas la déterminer et la transformer en un *Bedeutungsganzes*.

Pour résumer ici drastiquement et précipiter une première conclusion partielle, disons que Derrida montre comment, dans

l'analyse husserlienne des syncatégorèmes, dissociés et flottants comme à l'état libre, il est pour le moins difficile de distinguer entre l'*usage* et la *mention*. Je cite : « le *et* est ainsi *utilisé* pour parler du *et mentionné* », par exemple dans tel énoncé de Husserl que commente Derrida. Husserl note en effet :

Si nous voulons nous représenter clairement la signification du mot *et*, nous devons effectuer véritablement un acte de colliger quelconque, *et* dans l'ensemble ainsi élevé à une représentation authentique accomplir le remplissement d'une signification de la forme *a et b*. Et ainsi dans tous les cas (*Und so überall*)¹,

cet « et » utilisé

ne donnerait lieu à une intention de signification remplie par l'intuition que dans la mesure où le contexte de la phrase ou des phrases qui l'entourent et l'enchaînent est suffisamment compréhensif et déterminant. Or l'est-il jamais totalement ? Et s'il ne l'est jamais jusqu'à saturation intuitive, ne restera-t-il pas dans tout discours, dans tout texte, une part irréductible de cette « dépendance », de cette non-indépendance (*Unselbständigkeit*), de ce non-remplissement décevant dont le syncatégorème *et* figure au moins l'exemple² ?

L'exemple, ou peut-être davantage encore, comme le suggère Derrida : « le quasi-transcendantal, le syncatégorème par excellence », celui qui est déjà impliqué « dans toute liaison ou conjonction syncatégorématique entre tous les catégorèmes possibles ». Le « et » et non pas le « est » (*ἔστι*), dont Aristote notait déjà dans le *De interpretatione* que pris seul ou nu, il ne signifie rien : *οὐ γὰρ τὸ εἶναι ἢ μὴ εἶναι σημειῖόν ἐστι τοῦ πράγματος, οὐδ' ἐὰν τὸ ὄν εἴπῃς ψιλόν αὐτὸ μὲν γὰρ οὐδέν ἐστιν, προσσημαίνει δὲ*

1. Edmund Husserl, « Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance. Deuxième partie », cité par Derrida dans « Et cetera... », dans *Cahier de L'Herne Derrida*, op. cit., p. 27-28.

2. « Et cetera... », dans *Cahier de L'Herne Derrida*, op. cit., p. 28.

*σύθεσίν τινα*¹. En effet, l'être ou le non-être ne sont pas signes d'une chose, d'un état de choses ou d'un pragme, comme traduisait Gérard Granel ; et pas non plus quand tu dis (quand on dit ou énonce) l'ὄν, l'*étant*, tout seul et nu ; en effet, lui-même n'est rien, mais il pro-signifie (co-signifie, comme le syncatégorème qu'il est sans doute par excellence pour Aristote) une certaine synthèse. D'un transcendantal l'autre, ou plutôt du transcendantal que nommera la tradition latine à un quasi-transcendantal : le « et ». Comme le *a* de la différence, la disparition du *s*, qui fait toute la différence de « est » à « et ». Évidemment, en grec, « *ἔστι* » – « *χαί* », cela ne marche pas, pas plus qu'en allemand. Où l'on retrouve la question de l'idiome qu'évoque ici même Françoise Dastur. Mais je poursuis.

Et Derrida de s'interroger alors : « – Et... »

– Et ce à quoi en appellent toujours les déconstructions, n'est-ce pas cette nécessaire et rigoureuse prise en compte du contexte dont il est dit et répété depuis longtemps qu'il n'est jamais pleinement saturable ? N'est-ce pas dans cette non-saturabilité que s'ouvre l'indécidabilité (« et... et », « ni... ni... », « ou... ou... ») ? [...] Ne voit-on pas s'annoncer ainsi l'une des raisons pour lesquelles une déconstruction porte le plus grand intérêt à la syntaxe non moins qu'à la sémantique, aux syncatégorèmes (conjonctions, prépositions, adverbess : *pas, sans, sauf, oui*, etc.), à l'interminable devenir catégorématique ou nominal des syncatégorèmes ? Et ne comprend-on pas mieux pourquoi tout cela devait commencer par une mise en question de l'intuitionnisme ? de l'intuitionnisme phénoménologique, avant tout, et de la confiance husserlienne dans le remplissement et dans l'adéquation entre l'intention et le remplissement² ?

Mais, si le syncatégorème pris comme tel ne donne rien à connaître, s'il est dépourvu, comme le souligne Husserl, de toute fonction de connaissance (« ... nulle signification syncatégorématique, c'est-à-dire nul acte d'intention de signification dépen-

1. Aristote, *De interpretatione*, 16b, 23-24.

2. « Et cetera... », dans *Cahier de L'Herne Derrida*, op. cit., p. 28.